

Jeudi 9 novembre 2023

L'audition commence à quatorze heures cinq.

Mme la présidente Béatrice Bellamy. Nous accueillons M. Lilian Thuram, ancien footballeur international et auteur, à qui je souhaite la bienvenue.

Nous avons commencé les travaux de cette commission d'enquête le 20 juillet dernier. L'Assemblée nationale a décidé de sa création à la suite de très nombreuses révélations publiques de sportives et sportifs et de diverses affaires judiciaires ayant trait à la gestion de certaines fédérations. Nos travaux portent sur trois axes : les violences physiques, sexuelles ou psychologiques dans le sport, les discriminations sexuelles et raciales ainsi que les problématiques liées à la gouvernance financière des organismes de gouvernance du monde sportif.

Footballeur professionnel de 1991 à 2008, vous avez évolué au poste de défenseur à Monaco puis en Italie, à Parme et à la Juventus de Turin, avant d'achever votre carrière au FC Barcelone. Vous avez été sélectionné 142 fois en équipe de France masculine. Champion du monde en 1998 et d'Europe en 2000, vous avez remporté plusieurs titres nationaux ainsi que la Coupe de l'Union des associations européennes de football (UEFA) en 1999.

En 2008, vous avez créé la Fondation Lilian Thuram-Éducation contre le racisme, ce qui témoigne de votre engagement contre les discriminations, thème auquel vous avez également consacré plusieurs essais. Vous avez également été membre du Haut Conseil à l'intégration. Il nous a semblé important de recueillir votre témoignage, en particulier sur la question du racisme dans le sport et le football. Vous vous êtes récemment exprimé à ce propos dans un entretien accordé au journal *Le Monde*.

Quelle appréciation portez-vous sur l'ampleur du phénomène raciste dans le sport et son évolution depuis le début de votre carrière ? Le cadre existant pour prévenir, détecter et sanctionner les actes de racisme dans le sport vous semble-t-il adapté ?

Je rappelle que cette audition est ouverte à la presse et qu'elle est retransmise en direct sur le site de l'Assemblée nationale. L'article 6 de l'ordonnance du 17 novembre 1958 relative au fonctionnement des assemblées parlementaires impose aux personnes entendues par une commission d'enquête de prêter serment de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Je vous invite donc à lever la main droite et à dire : « Je le jure ».

(M. Lilian Thuram prête serment.)

M. Lilian Thuram, ancien footballeur international. La première fois que j'ai subi le racisme dans le domaine sportif, ce fut d'un certain point de vue par procuration, lorsque j'étais enfant, que je regardais un match de foot et que j'ai vu Joseph-Antoine Bell se faire insulter. En 2023, des joueurs se font toujours insulter dans des stades. Personnellement, j'ai été confronté à ce type de situation lors d'un match entre Parme et le Club Atletico de Madrid. Les choses n'ont donc pas beaucoup évolué.

Ce racisme est à l'image de celui qui existe dans la société. Lorsqu'un problème survient pendant un match, les présidents de clubs, les dirigeants, parfois les journalistes

assurent qu'il n'est pas le fait de vrais supporters. De qui, alors, est-ce le fait ? Ce refus de voir la réalité du problème relève de l'hypocrisie et, même, d'un très profond mépris. Comment peut-on entraîner des joueurs noirs et se montrer aussi peu sensible à cette question en considérant que, au fond, ce n'est pas bien grave ? Là encore, ce silence est à l'image de notre société, où cette question reste taboue alors qu'il conviendrait au contraire d'en parler et de sensibiliser les gens afin que nous comprenions tous que nous faisons partie du problème et de la solution.

Le cadre existant, manifestement, ne suffit pas à prévenir, détecter et sanctionner les actes de racisme. Il faut sensibiliser et éduquer les gens afin qu'ils comprennent que la neutralité, dans ce domaine, est intenable. Les éducateurs, les entraîneurs, les dirigeants devraient être formés à le comprendre.

Lorsqu'un problème de racisme se pose sur le terrain, tout le monde le voit. Le joueur qui subit le racisme, souvent, est déstabilisé par la violence qui lui est faite. Lorsqu'il demande à l'arbitre de l'aider, celui-ci le prie d'abord de se calmer puis finit par lui donner un carton jaune et, enfin, un carton rouge. Le joueur sort alors du terrain et le match continue. Le terrain est à l'image d'une société qui ne veut pas être confrontée à la réalité du racisme. Celui qui le subit doit être éliminé.

La nécessaire sensibilisation à laquelle j'ai fait allusion doit être obligatoire au sein des clubs et des fédérations. Aucun diplôme ne devrait pouvoir être validé sans avoir suivi un module consacré aux questions liées au racisme, au sexisme, à l'homophobie. Avec 2 millions de licenciés en football, les frères, les sœurs, les parents des joueurs, cela fait du monde ! Une telle prise de conscience, dans le monde du foot, serait extraordinaire.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Pouvez-vous nous présenter la Fondation que vous avez créée ? Quels sont ses objectifs et ses actions ? Est-elle soutenue par les pouvoirs publics ?

M. Lilian Thuram. Je l'ai créée lorsque je jouais à Barcelone. Très rapidement, le FC Barcelone m'a aidé, de même que les joueurs. L'idée est très simple : il s'agit de dire aux gens qu'ils sont le fruit d'une histoire qui conditionne chacun d'entre nous. Le racisme lié à la couleur de la peau est lié à l'histoire de la hiérarchisation des personnes selon leur couleur. Le sexisme, de la même manière, est lié à l'histoire de la hiérarchisation entre les hommes et les femmes, comme l'homophobie l'est à l'histoire religieuse.

Ce n'est pas anodin si la grande majorité des joueurs qui se fait insulter dans les stades est noire. Si l'on veut comprendre pourquoi le stade l'accepte, donc, pour une part, la société dans son ensemble, il faut comprendre que le mépris des Noirs est culturel. Si l'on veut comprendre ce phénomène culturel, il faut connaître le Code noir et le code de l'indigénat. Pendant plus de 250 ans, des lois racistes ont été en vigueur en France. La Fondation travaille pour que l'on puisse comprendre ce qui se passe aujourd'hui. Lorsque la grande majorité parle du racisme, elle le fait d'une manière très superficielle. Elle est persuadée que seuls des individus sont en cause.

Pourquoi de tels comportements perdurent-ils ? Si le sexisme perdure, c'est que les hommes ont une certaine responsabilité. Pourquoi font-ils en sorte que rien ne change ? Parce qu'ils sont gagnants. Il en est de même s'agissant du racisme. Si les personnes noires sont stigmatisées et violentées dans un stade et que la grande majorité, blanche, qui regarde,

se sent déconnectée, cela signifie peut-être que nous raisonnons encore à partir de catégories liées à la couleur de la peau en raison de la prégnance de l'histoire, selon laquelle il existerait une catégorie dominante. Or, ces catégorisations, en général, ne font pas l'objet d'une réflexion.

La Fondation diffuse un certain nombre d'informations afin que nous puissions réfléchir plus intelligemment et que nous comprenions tous que nous sommes victimes de préjugés. Tout le monde sait ce qui se passe ! La Fondation vise à ce que nous grandissions ensemble et à faire en sorte que l'on arrête de se mentir. Lorsqu'on me le demande, j'interviens dans les écoles, dans les universités, partout dans le monde, mais c'est très rare que je sois sollicité par le milieu sportif. Je me rends très souvent en Suède à l'invitation d'une université – mes livres sont d'ailleurs traduits en suédois. Je me rendrai en Albanie lundi, pour une semaine.

Mme la présidente Béatrice Bellamy. Le milieu sportif français ne vous sollicite donc pas ?

M. Lilian Thuram. En effet, mais si l'on me demande d'intervenir, ce sera avec grand plaisir. La lutte contre le racisme et pour l'éducation, pour ce milieu-là, n'est peut-être pas une priorité.

Mme la présidente Béatrice Bellamy. Durant les presque deux décennies de votre brillante carrière internationale, avez-vous été confronté à des formes de violence, notamment sexuelles et sexistes, ou à des manifestations d'homophobie ?

M. Lilian Thuram. Les mots peuvent être violents mais la grande majorité des gens, s'agissant d'homophobie, n'en a pas conscience. Lorsque j'étais jeune, notre entraîneur tenait des propos homophobes dans les vestiaires, à la mi-temps, si nous avions joué « comme des tapettes ». Si nous avions qualifié ces propos comme tels, il aurait refusé de l'admettre. Les habitudes sont tellement ancrées ! Les supporters tenaient également des propos homophobes lorsque le gardien dégageait. Ce n'est plus le cas aujourd'hui parce qu'ils ont été éduqués et sensibilisés à ces questions. Bien des personnes ne se rendent pas compte de la violence des mots. Le foot, je le répète, est à l'image de la société et de ses habitudes. Des propos racistes, sexistes et homophobes sont très souvent proférés.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Je suis d'accord avec vous : malgré tous les dispositifs, le racisme et l'homophobie n'ont guère reculé. Noël Le Graët, lorsqu'il présidait la Fédération française de football (FFF), avait déclaré : « Quand un Black marque un but, tout le stade est debout. Le phénomène raciste dans le sport et dans le football en particulier n'existe pas, ou peu ». Qu'en pensez-vous ? S'il est possible de tenir ce genre de propos en étant à la tête de la FFF, comment parvenir à lutter contre un racisme dénié ?

M. Lilian Thuram. Si, tout en haut de l'échelle, un président qui se doit d'agir contre le racisme nie son existence, les choses deviennent en effet très compliquées. Ces propos relèvent du mépris. Comment peut-on nier ce que vivent certaines personnes ? La FFF représente des millions de gens qui, tous, sont ainsi violentés. La négation du racisme revient à dire que ceux qui le dénoncent, d'une certaine façon, mentent. Là encore, c'est un problème culturel.

J'ai moi-même été éduqué de telle manière que, si je devais subir le racisme, je devais me taire et continuer à avancer. Les parents savent très bien que cette dénonciation se

retournera contre celui qui ose la faire. Lorsque j'ai commencé à évoquer les questions liées au racisme, certains me disaient que j'exagérais, mais ce n'était évidemment pas le cas !

L'entraîneur Bernard Casoni a été accusé de tenir des propos racistes mais c'est lui qui a porté plainte, comme s'il s'agissait d'une diffamation. C'est pourquoi la négation du racisme est très dangereuse. De la part de la FFF, c'est surréaliste ! Ce n'est pas d'hier que nous avons des joueurs noirs, mais depuis les années 1930 ! Comment peut-on donc nier le racisme ? Lorsqu'on voit la composition de l'équipe de France, comment peut-on mépriser ceux qui la composent ?

Je suis frappé par le mépris des personnes noires dans la société. Le racisme existe dans le foot parce qu'il existe dans la société. Si nous voulons avancer, il convient tout d'abord de reconnaître son existence. Nous montrerons ainsi aux personnes qui le subissent que nous sommes conscients de ce qu'elles vivent, qu'elles ont le droit de le dénoncer et de vouloir plus de justice. Leur souffrance est une violence.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Lors de nos auditions, nous avons eu l'occasion d'évoquer la question de la sanction des auteurs d'actes ou de propos racistes.

J'ai été très étonnée que M. Didier Deschamps ait déclaré n'avoir quasiment jamais été témoin d'actes racistes dans le milieu du foot. Un simple moteur de recherche suffit à montrer que M. Deschamps était présent lorsque, à l'occasion d'un match, des bananes ont été jetées en direction de certains joueurs.

Nous avons entendu les représentants de l'Association nationale des supporters. Ils s'opposent catégoriquement à ce que les matchs soient arrêtés suite à des actes racistes, considérant qu'il s'agit là d'une punition collective. Qu'en pensez-vous ?

Enfin, si les personnes qui subissent ces violences peuvent en effet être sanctionnées, elles sont aussi souvent livrées à elles-mêmes, sans pouvoir bénéficier d'un accompagnement, ne serait-ce que pour porter plainte. Comment faire changer les choses ?

M. Lilian Thuram. L'éducation est à mes yeux essentielle. C'est grâce à elle que l'on peut comprendre ce qui se passe. Qui ne subit pas ce type de violences peut les ignorer ou les oublier. Un homme ne perçoit pas l'espace public comme une femme. Le regard doit être éduqué. Il en est de même s'agissant du racisme. Je suis un homme noir de 51 ans. J'ai vécu certaines choses traumatisantes. Lorsque vous arrivez à 9 ans dans la région parisienne et que l'on vous traite de « sale Noir », vous commencez à vous poser des questions. Pour quelle raison je me souviens de Joseph-Antoine Bell ? Parce que, d'une certaine façon, Joseph-Antoine Bell, c'est moi. Il n'en est peut-être pas de même pour un enfant blanc. Chaque fois qu'un problème de racisme existe dans le monde du football, je suis touché en tant que personne noire. Je ne suis pas surpris que certaines personnes oublient, faute d'avoir été éduquées pour comprendre la gravité de la situation.

Lorsque j'étais joueur, il y avait toujours un coéquipier pour me dire : « Avec tes qualités physiques et mon intelligence, je serais trop fort ». Tout le monde ne peut pas comprendre ce qui se joue dans une telle phrase. Si vous dites à cette personne que ses propos sont racistes, c'est la panique totale et il n'est plus possible de discuter. Celui qui relève trop souvent ce type de phrases finit par être le problème lui-même. Les personnes qui subissent le racisme ne devraient pas être les seules à être violentées par un tel langage. Un accompagnement n'est possible que si l'on comprend qu'il s'agit de violences.

J'ai été invité par une institution pour analyser un certain nombre de représentations scéniques. La plupart du temps, une personne se dirige vers l'auteur de propos racistes et essaie de le raisonner, mais personne ne se rapproche de la victime pour témoigner, pour l'accompagner et dénoncer une attitude négative. Aller voir les victimes, c'est être confronté au racisme, à sa réalité, et les gens préfèrent éliminer le problème. C'est cela qu'il faut changer ! Pour qu'il en soit ainsi, il faut discuter, débattre, éduquer. Les gens doivent comprendre que les personnes qui subissent ces violences doivent pouvoir les dénoncer.

Lorsque l'on est éduqué, depuis l'enfance, à subir des propos racistes, on finit par se persuader qu'il est préférable de se taire, sauf à vouloir que cela se retourne contre soi, ce qui est très souvent le cas. C'est pourquoi la grande majorité des joueurs ne dit rien. Les fédérations, les clubs devraient dire aux joueurs qu'ils sont de leur côté et que si un problème survient, ils doivent absolument en parler.

Hier, je disais à de jeunes professeurs combien il est important qu'en cas de problème, les élèves sachent qu'ils seront là et qu'ils les écouteront. Si un élève sait qu'il sera écouté, il s'exprimera. S'il a un doute, il se taira. Dans le monde du football professionnel ou amateur, il faudrait simplement dire aux gens : nous sommes là, vous avez l'obligation de dénoncer les actes de racisme. Les matchs, alors, s'arrêteront. Mais qui souhaite qu'il en soit ainsi ? Le foot est un business ! Si les matchs s'arrêtent et que les joueurs noirs décident d'arrêter de jouer, ce sont eux qui seront considérés comme un problème. Le carton rouge que j'ai évoqué permet de faire sortir du terrain celui qui est devenu un problème. Nous devons nous interroger sur notre culture, sur une profondeur historique d'où murmure un : « On peut faire sans toi ».

D'ailleurs, on entend souvent dire à propos des joueurs « ça va, ils sont bien payés ; ce n'est pas bien grave ; c'est juste pour déstabiliser, ce n'est pas vraiment du racisme ». Les supporters ne veulent pas que le match s'arrête. Combien de supporters ont déjà subi le racisme ? Combien de leurs parents l'ont subi et combien de leurs enfants le subiront ?

Lorsque vous êtes une personne blanche, peu vous importe que le match soit arrêté ou pas. Lorsque vous êtes une personne noire, vous êtes soulagé lorsque le match s'arrête ; vous pensez « enfin ! ». Tout dépend du point de vue duquel on se place. La fondation défend l'idée qu'il convient de se placer du point de vue de l'être humain. Il faut prendre conscience de la violence et la considérer comme une injustice. Pourquoi la grande majorité des gens s'en désintéressent ? D'après moi, ils ne la perçoivent pas, raison pour laquelle il faut les éduquer.

Mme la présidente Béatrice Bellamy. M. Marc Sauvourel, réalisateur du film documentaire *Je ne suis pas un singe, le racisme dans le football*, a estimé que les entraîneurs et les dirigeants noirs ne représentaient que 5 % des effectifs alors que les joueurs noirs en composent la moitié. Quels commentaires vous inspire cette estimation ? Peut-elle s'expliquer par la persistance des préjugés racistes selon lesquels « les joueurs noirs seraient athlétiques et puissants, et les joueurs blancs, intelligents », selon les mots du réalisateur ?

M. Lilian Thuram. Si on vous dit « pour vous, c'est plus compliqué, même si vous travaillez, vous ne réussirez pas », vous vous découragez – c'est normal. Si on vous dit « vous avez toutes vos chances, vous pouvez réussir », vous y allez. La société envoie, de manière inconsciente, aux joueurs noirs des messages qui les dissuadent de passer les

diplômes. Pour changer les représentations, il faut éduquer tant les personnes qui subissent le racisme que celles qui ne le subissent pas.

Les messages envoyés aux personnes noires – lors de l’orientation, parfois au sein de leur propre famille – les convainquent qu’elles ne sont pas capables d’effectuer un travail faisant appel à l’intellect. Rares sont les entraîneurs noirs qui choisissent de suivre une formation pour obtenir le diplôme.

C’est un problème culturel. Pour comprendre le sexisme, il suffit de regarder le bas et le haut de l’échelle dans les entreprises : plus il s’agit de postes à responsabilité, plus les hommes sont nombreux ; plus vous descendez, plus vous trouvez des femmes. Il en est exactement de même pour le racisme : en région parisienne, les entraîneurs noirs ou dits maghrébins sont très présents dans l’encadrement des équipes d’enfants de bas niveau ; mais plus le niveau monte, moins ils sont nombreux. Je vous livre un constat, je ne prétends pas que le racisme explique tout. Il faut simplement essayer de comprendre.

Lorsque vous dénoncez le racisme dans la société, parfois, on déforme vos propos et on vous reproche de tout voir à travers le prisme du racisme. Ce n’est pas ce que je fais. Je dis simplement que le racisme est culturel ; que nous reproduisons des schémas dont il faut prendre conscience. « Avec ton physique et mon intelligence », tout est dit. De nombreuses personnes adhèrent encore à ce schéma.

Je parle sereinement du racisme avec mes enfants. J’essaie de les vacciner afin que le fait d’être confronté au racisme ne blesse pas la chose la plus précieuse – leur estime de soi. Un jour, Marcus m’a raconté que selon l’un de ses copains, les mathématiques étaient plus dures pour lui. Lorsque je lui ai demandé pourquoi, il m’a dit : « parce que je suis noir ». Ensuite je l’ai interrogé sur sa réaction et il m’a répondu « j’ai rigolé ». S’il a réagi ainsi, c’est parce que j’avais anticipé le problème : j’avais prévenu mes enfants qu’en grandissant, certaines personnes viendraient mettre en doute leurs capacités intellectuelles et survaloriser leurs capacités physiques parce qu’ils sont noirs, tout en leur rappelant que ce sont ces personnes qui ont un problème. Puisque je les ai éduqués, ils peuvent rigoler. Mais ces préjugés circulent dans l’espace public. C’est le fruit de l’histoire. Il faut analyser et expliquer pour que les gens s’interrogent et décident de ne pas reproduire ces schémas.

M. Stéphane Buchou (RE). Vous dites que le racisme est culturel. En effet, c’est un mal très profond qu’il est complexe d’éradiquer.

Je partage tout ce que vous avez dit sur l’importance de l’éducation et de la discussion. Malheureusement, ce n’est pas suffisant. Je crois beaucoup à l’idée d’un choc.

Je m’interroge sur l’implication des joueurs dans la lutte contre le racisme. Lors de leur audition hier qui portait sur l’homophobie, les membres de l’association Rouge Direct ont lancé un cri du cœur : selon eux, si un joueur tel que Kylian Mbappé décidait d’arrêter de jouer après avoir entendu des chants homophobes venant des tribunes, la cause avancerait.

C’est sur ce point que j’ai envie de vous entendre. Vous avez eu une longue et brillante carrière, vos fils Marcus et Khéphren marchent sur vos traces. Il y avait du racisme avant Lilian Thuram et il y a du racisme après Lilian Thuram. Que peuvent faire les joueurs ? Vous avez éduqué vos enfants pour qu’ils soient capables de rigoler du racisme, avez-vous dit. Je n’ai pas de leçons d’éducation à vous donner, ce n’est pas du tout le sens de mon propos. Mais tous ces joueurs adulés ne pourraient-ils pas dire « stop » quand ils entendent des chants

homophobes ou racistes dans les stades ? Certes, vous l'avez dit, le football, c'est du business. Mais, à un moment donné, l'exigence d'exemplarité n'impose-t-elle pas de dire « stop » ?

M. Lilian Thuram. Si une personne noire parvient à rigoler face à des propos racistes, convaincue que c'est leur auteur qui a un problème, vous avez tout gagné. Enfant, lorsque vous vous faites insulter, souvent vous finissez par croire que vous avez un problème et vous grandirez différemment. Voilà pourquoi il faut éduquer les personnes qui subissent le racisme et d'autres discriminations. Il est fondamental d'avoir conscience que le problème vient de l'agresseur pour bien grandir.

En tant qu'ancien joueur de foot, j'essaie de convaincre les autres joueurs qu'il faut s'éduquer, essayer de comprendre, parler, dire les choses. Si je peux me permettre, il y a une grande hypocrisie à considérer que les joueurs détiennent la solution. C'est la société qui produit de l'homophobie et l'accepte. Il est trop facile de renvoyer la responsabilité aux joueurs. Avant eux, ce sont peut-être les présidents de clubs et la télévision, qui ont les clés et méritent d'être interpellés, ou encore l'arbitre, qui est le chef sur le terrain – pourquoi laisse-t-il le match continuer ?

Je veux bien participer à changer les mentalités mais ne me faites pas croire que c'est de ma faute si cela continue. Lorsque j'étais joueur en Italie, à ceux qui me demandaient quoi faire, je répondais « c'est aux joueurs blancs qu'il faut aller demander pourquoi ils ne disent rien, pourquoi ils continuent à jouer ». J'essayais d'inverser la logique pour que la responsabilité du changement ne pèse pas seulement sur moi.

Bien sûr, il faut éduquer les joueurs de foot mais il faut d'abord se tourner vers les présidents de clubs, la fédération, et les arbitres. Le plus souvent, quand des propos racistes sont rapportés, les dirigeants ou les arbitres prétendent n'avoir rien entendu. Et les joueurs, qui sont sur le terrain, totalement concentrés sur leur match, devraient eux entendre et faire quelque chose ?

Il faut évidemment éduquer les joueurs mais vous ne pouvez pas leur renvoyer la responsabilité en faisant croire qu'ils ont le pouvoir d'arrêter le match. Il y a bien d'autres acteurs dont la responsabilité peut être mise en cause compte tenu de leur inaction. Peut-être n'ai-je pas bien compris votre analyse.

M. Stéphane Buchou (RE). Vous l'avez très bien comprise. Votre réponse est intéressante. J'entends ce que vous dites sur la nécessité de ne pas cibler les joueurs seulement. Ce n'était pas le sens de mon intervention. Il y a évidemment d'autres acteurs – les arbitres, les présidents de clubs, etc.

Ne voyez aucun reproche dans mes propos, votre analyse confirme ce que nous avons beaucoup entendu lors des auditions : après tous les témoignages sur les violences sexistes et sexuelles, le racisme et l'homophobie, nous cherchons comment faire mieux pour mettre un terme à ces agissements. Or on nous a souvent répondu « allez voir d'autres acteurs parce que nous ne voulons pas être les victimes ». S'ajoute à cela sans doute une dimension générationnelle : jusqu'à présent, la sensibilité à ces sujets dans la gouvernance des fédérations était inexistante.

J'ai été marqué par l'audition d'hier. Les joueurs de football – parce que c'est le sport numéro un – ont une responsabilité. Il ne s'agit pas de tout faire porter sur leurs épaules. C'est une très lourde responsabilité tant les enjeux médiatiques et financiers sont colossaux,

j'en ai parfaitement conscience Mais si l'un d'eux s'arrêtait de jouer en disant « trop c'est trop », cela pourrait créer le choc dont je parlais. C'est, à mes yeux, un élément très important, qui vient en complément de l'éducation sur laquelle je vous rejoins entièrement.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Depuis le début de la commission d'enquête, que ce soit sur les agressions sexuelles, les faits de racisme et d'homophobie, ou encore sur la gouvernance financière, les personnes que nous avons interrogées nous ont systématiquement rétorqué « ce n'est pas moi, c'est l'autre ». Nous avons reçu M. Lapeyre, Mme Hardouin, M. Le Graet et M. Borghini, tous impliqués, à des niveaux divers, dans la gestion de la fédération française de football, aucun d'eux n'est responsable, ils se renvoient la balle. Nous essayons d'identifier les dysfonctionnements pour y apporter des réponses précises.

J'espère ne pas trahir la pensée de mon collègue en disant que, certes, les arbitres, les responsables de ligues, de fédérations, de clubs, mais aussi l'État – nous n'avons pas évoqué le ministère de tutelle – ont une responsabilité. S'agissant de ce dernier, il est surprenant d'entendre le ministre de l'intérieur dire, après les incidents avant le match entre l'Olympique lyonnais (OL) et l'Olympique de Marseille (OM), qu'il n'est pas responsable de la sécurisation. Nous ne pouvons pas continuer à nous défausser collectivement.

Le football est le sport le plus populaire – 2 millions de licenciés. Combien d'enfants rêvent de devenir footballeurs professionnels ? Pour eux et pour toute une partie de la jeunesse, les joueurs sont un modèle. Je comprends votre point de vue, il n'est pas question d'imputer la responsabilité aux joueurs de l'arrêt du match. Néanmoins, si, demain, Kylian Mbappé – c'est le nom qu'a cité l'association Rouge Direct – décidait d'arrêter de jouer à cause de propos homophobes dans le stade, cela pourrait être un choc pour toute une génération qui comprendrait alors que de tels propos ne sont pas acceptables.

M. Lilian Thuram. Pour y parvenir, encore faudrait-il que les joueurs aient le sentiment d'être soutenus.

Or celui qui prend le carton rouge, c'est le joueur noir qui pointe le problème et veut arrêter. Analysez les précédents et vous verrez. Si le joueur sort du terrain, parfois ses coéquipiers ou même ses adversaires viendront le chercher pour que le match continue. Nous sommes éduqués pour accepter.

Je suis le premier à inciter les joueurs à dire les choses, à ne pas les accepter. Mais les joueurs savent ce qui va se passer. D'abord, si Kylian Mbappé est tout seul, cela ne marchera pas car ses coéquipiers tenteront de le dissuader, sans compter le fait que sur le terrain, vous n'entendez pas vraiment ce qui se passe dans le stade. Pourtant vous demandez au joueur, qui est concentré sur son match, d'agir alors que plein de gens autour du terrain, garants du spectacle, pourraient légitimement intervenir.

Je comprends ce que vous dites mais ce que vous appelez de vos vœux n'arrivera pas. Il faut éduquer les joueurs et pour cela, ils doivent avoir conscience de participer à un mouvement général. Un joueur peut, à juste titre, se demander pourquoi il lui reviendrait d'arrêter le match alors que tous les autres acteurs – arbitre, dirigeants – entendent les propos qui justifieraient une réaction.

Si dès les centres de formation, on expliquait aux jeunes qu'ils ont le droit de faire en sorte d'arrêter le match lorsqu'ils sont confrontés à des choses inacceptables, toute une

génération serait éduquée en ce sens. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Tout le monde est éduqué de sorte que le spectacle continue.

On vous dit parfois que la meilleure manière de lutter contre les personnes qui tiennent des propos racistes, c'est de les ignorer. Je suis d'accord avec vous, ce n'est pas la bonne solution. Mais le fait de renvoyer la responsabilité aux joueurs ne l'est pas davantage. Il faut éduquer Kylian Mbappé à dénoncer l'homophobie, à participer à des opérations sur le sujet. Mais la responsabilité de l'arrêt du match ne peut pas incomber à un joueur.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Je reviens sur les propos du ministre de l'intérieur à propos du match OL-OM : « hier, il y avait des motards, des policiers, des CRS qui encadraient des bus de joueurs et de supporters. Ce n'est déjà pas très normal dans un monde classique. Des gens ont jeté des canettes de bière sur les vitres d'un bus. Est-ce que vous pensez que c'est la responsabilité des policiers ? Non. C'est la responsabilité de celui qui jette la canette » a-t-il dit. Au sujet de ce match, l'ancien président de l'OL a réclamé à la Ligue de football professionnel (LFP) des sanctions exemplaires dont l'annulation définitive du match.

Les associations de supporters ont évoqué les sanctions collectives qui sont prises. Je n'ai pas connaissance d'affaires dans lesquelles des personnes ont été poursuivies et condamnées pour des propos racistes ou homophobes qu'elles auraient tenus dans l'enceinte d'un stade. Avez-vous des éléments sur ce point ? Par ailleurs, il semble que certains supporters de l'OL, qui étaient des ultras identifiés, faisaient l'objet d'une interdiction de stade à Lyon mais pas à Marseille.

Certains font valoir que le sport n'est que le reflet de la société, tandis que d'autres estiment que la clémence est plus grande à l'égard de ce qui se passe dans les stades – des propos qui seraient l'objet d'une condamnation en dehors d'une enceinte sportive ne le sont pas à l'intérieur. Êtes-vous favorable à une interdiction définitive de stade à l'encontre des supporters auteurs de propos racistes ou homophobes, à l'instar de ce que connaît l'Angleterre ?

M. Lilian Thuram. La grande majorité des gens ne portent pas plainte lorsqu'ils subissent du racisme en dehors des stades : dans leur imaginaire, en effet, cela ne servirait à rien. De même, quand vous dénoncez le racisme, on finit par vous dire que vous avez un problème, que ce dont vous parlez ne s'est pas passé et donc que vous mentez.

Si on sait que des personnes vont tenir certains propos, il faut les bannir des stades. Pour moi, c'est une évidence. Je ne savais pas qu'on pouvait acheter des billets à Marseille quand on était banni à Lyon : cela me paraît bizarre.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. C'est ce qu'on nous a dit.

M. Lilian Thuram. Lorsque des personnes posent problème, la justice s'en occupe, et c'est plus facile quand cela se passe dans un stade, car on sait qui est qui. À partir du moment où des personnes ont un mauvais comportement dans un stade, on devrait pouvoir leur interdire de s'y rendre, et pas simplement dans un stade ou deux. Êtes-vous sûre de ce que vous dites ?

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Il nous a été indiqué que des interdictions de billetterie étaient prises en lien avec la Ligue, comme à Lyon, mais que ce n'était pas dans le cadre de décisions judiciaires : en l'absence de condamnations par la justice, les supporters

n'étaient pas interdits d'accès dans tous les stades. Cela fait partie des situations que nous cherchons à mieux comprendre et au sujet desquelles nous souhaitons avancer. Quand des gens font des saluts nazis ou exhibent leur passeport pour montrer qu'ils sont français, contrairement à d'autres, la logique voudrait qu'ils ne puissent avoir accès à aucun stade.

M. Lilian Thuram. Pour moi, si on vous interdit de stade, parce qu'on sait que vous avez certains comportements, cela devrait valoir partout.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Je viens de consulter le code du sport : il permet d'interdire l'accès à seulement certains matchs – pas nécessairement à tous, ni à tous les stades.

M. Lilian Thuram. Mais de quoi cela dépend-il ? De la gravité des actes ?

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Certains ultras et identitaires étaient interdits à Lyon, mais pas à Marseille.

M. Lilian Thuram. J'imagine, après ce qui s'est passé, que la loi va évoluer.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. C'est précisément l'objectif de notre commission, qui travaille sur les dysfonctionnements, et je pense qu'il y en a eu un en la matière. Des projectiles ont été jetés sur des bus, blessant gravement l'entraîneur de l'équipe de Lyon, et il y a eu à l'intérieur du stade des saluts nazis et des chants homophobes, de la part de supporters marseillais, ce qui a conduit à l'arrêt du match.

M. Lilian Thuram. Si des personnes ne se comportent pas bien, il faut leur interdire l'entrée des stades. Si elles ont un mauvais comportement au stade de Niort, par exemple, elles ne doivent pas pouvoir aller à celui de Guingamp. Je pense que tout le monde est d'accord.

Mme Pascale Martin (LFI-NUPES). Je ne suis pas du tout une spécialiste du monde du football, mais je m'y intéresse et mon entourage m'y éduque. Je connais bien la question du sexisme, en revanche, et beaucoup de parallèles peuvent être faits entre le racisme, l'homophobie et le sexisme. Vous nous avez dit qu'il fallait éduquer, sensibiliser, et que la question de l'identification des choses se posait.

Comme je suis une femme, je m'intéresse depuis de longues années aux inégalités entre les femmes et les hommes. Vous êtes une personne de couleur noire et vous avez donc subi le racisme depuis votre enfance. Les personnes de Rouge Direct que nous avons entendues hier et M. Ouissem Belgacem nous ont expliqué combien il pouvait être difficile de parler. Vous l'avez dit aussi, en soulignant qu'on renonçait à porter plainte. Vous avez sans doute suivi, en tant que citoyen, tout ce qui s'est passé en matière de libération de la parole des femmes. Même si cela peut être difficile – je voudrais échanger avec vous à ce sujet, parce que, vous l'avez dit, c'est dans l'échange qu'on peut progresser –, cette libération de la parole a permis de commencer à faire en sorte – pas assez vite à mon goût, et c'est sans doute vrai aussi pour la question du racisme – qu'on se sente moins libre, dans la société, de tenir certains propos et d'avoir des agissements sexistes. Il reste, malgré tout, beaucoup de travail à faire, comme vous l'avez indiqué, et toutes ces questions ont une histoire.

Je suis attachée au triptyque qu'on évoque souvent quand il est question d'agressions sexuelles, qui est « je te crois », « on va t'aider » et « la loi te protège ». Il faudrait également une sensibilisation en matière de racisme, pour que chacun puisse penser

qu'il est réellement cru quand il parle – c'est aussi le problème, parfois. De plus, on n'a pas forcément le sentiment que la loi protège : des dispositions existent en ce qui concerne les actes racistes, comme sexistes, mais la justice ne suit pas forcément. Par ailleurs, on n'a pas nécessairement le sentiment qu'on va être aidé. Il n'y a pas d'instances ou alors elles fonctionnent mal. Je suis très surprise par les témoignages que nous entendons au sujet de la FFF : les gens nous disent qu'il y a des chartes et de belles intentions – on nous a encore expliqué ce matin que tout était en place pour que les choses changent –, mais précisément elles ne changent pas. Il y a donc un problème. C'est aussi une question d'éducation, dès l'école. J'ai des petits enfants qui jouent au foot, et je m'intéresse à ce qui se passe dans leur petit club, en région.

Des instances existent, d'après les dirigeants de la FFF, mais visiblement elles n'arrivent pas à changer les choses : il y a un moment où ça grippe. Ce qui a été fait n'est-il qu'une image, une façade ? Vous nous dites que vous intervenez plutôt à l'étranger et qu'ici, visiblement, le ministère des sports et les clubs de foot ne s'intéressent pas au travail de votre fondation. Où est-ce que ça grippe et pourquoi ? J'ai ma petite idée : il y a beaucoup trop d'argent dans ce milieu et c'est peut-être une raison. Qu'en pensez-vous ? Pourquoi nous dit-on qu'il y a tout ce qu'il faut pour prévenir l'homophobie, le racisme et le sexisme, mais qu'en réalité les gens ne parlent pas ?

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. M. Le Graët nous a indiqué que 3 millions d'euros avaient été fléchés vers la lutte contre l'homophobie, mais, de l'avis de toutes les associations que nous avons auditionnées, cela n'a pas changé grand-chose. Il y a beaucoup d'argent et visiblement des outils existent, mais nous avons compris que jusqu'à présent la volonté d'avancer n'était pas forcément là. Où est le problème ? Pourquoi cela ne fonctionne-t-il pas ?

M. Lilian Thuram. Il est compliqué de répondre à ces questions. Néanmoins, si vous présidez une fédération, que vous donnez 3 millions pour ces questions, mais que vous dites qu'il n'y a pas de racisme, il y a déjà une ambiguïté.

Si on pense, comme je le fais, que les joueurs de foot peuvent jouer un rôle clef, notamment les joueurs professionnels, car ils sont suivis, il faut qu'ils comprennent, qu'ils soient éduqués. Si je vous parle de ces questions, c'est que je me suis éduqué : j'ai fini par comprendre que j'avais, en tant que joueur de foot, une parole qui pouvait aller beaucoup plus loin que d'autres. Je veux me servir de ma notoriété pour faire passer un message. Mais pour que ce soit possible, il faut que les joueurs soient éduqués à ces questions. On doit sensibiliser très tôt les jeunes, dans les clubs et les fédérations, qu'ils soient professionnels ou amateurs.

Qu'est-ce que les joueurs savent de l'homophobie, du racisme ou du sexisme ? On leur dit de participer à des choses, et ils le feront peut-être, mais sans en comprendre totalement la raison. Si on les sensibilise, il y en aura peut-être trois, quatre, cinq ou six – et il n'en faut pas beaucoup – qui ressentiront profondément les choses. En fait, beaucoup ne font pas le lien entre le racisme lié à la couleur de la peau et l'homophobie ou le sexisme : pour eux, cela n'a rien à voir. On sait pourtant que des liens existent. Il est très important que les joueurs puissent le comprendre.

Je reste persuadé que la première des choses est de convaincre les joueurs, mais il faut aussi convaincre la Fédération, pour qu'elle mette en place certaines choses. Prenons l'équipe de France A : lorsqu'on y accède, on devrait, normalement, avoir été éduqué, dans le

cadre des équipes de jeunes, à prendre position contre les injustices, mais il faut aussi que la Fédération vous autorise à le faire. S'il y a dans toutes les équipes de jeunes, tous les ans, une sensibilisation, les joueurs vont grandir et peut-être qu'il sera naturel pour eux, quand ils arriveront dans l'équipe A, de dire certaines choses, mais il faudra qu'ils soient accompagnés par l'institution. Quand j'étais joueur de foot et que j'ai commencé à prendre certaines positions, des dirigeants, des entraîneurs sont venus me voir pour me dire d'arrêter. Il faut que vous le sachiez. Ils me disaient : « Tu représentes un club ». Quand vous portez un maillot, vous n'êtes pas seul : le club peut être en désaccord avec ce que vous dites. C'est donc plus compliqué qu'on le pense.

Vous pouvez répondre au club que vous direz ce que vous avez envie de dire, mais il faut être un certain type de joueur pour cela. Tout le monde ne peut pas le faire. Quand vous êtes un grand joueur, ou que vous êtes considéré comme tel, vous le pouvez. Mais il faut aussi avoir eu une éducation qui vous conduise à lutter contre votre propre institution. C'est pour cette raison que j'insiste sur l'éducation. On demande très souvent des choses aux joueurs – d'arrêter de faire ceci ou au contraire de faire ou dire cela. Si la plupart d'entre eux ne font rien, c'est parce qu'ils ne veulent pas de problème : ils pensent que le club pourrait ne pas être d'accord.

Mme la présidente Béatrice Bellamy. M. Le Graët s'était prononcé contre le port du brassard de soutien à la cause LGBT, craignant de faire passer les joueurs pour des donneurs de leçons. Étiez-vous personnellement favorable au port de ce brassard et en avez-vous discuté avec Noël Le Graët ? Avez-vous regretté que la Fifa décide d'interdire le port de ce brassard au motif qu'il n'était pas fourni par elle ?

M. Lilian Thuram. Je n'ai pas discuté avec M. Le Graët de ces questions. Il est toujours important de dénoncer les injustices : je suis pour tout acte qui pourrait faire avancer les choses. Cela dit, je suis conscient qu'il ne s'agit pas que de foot, surtout lorsqu'on parle de la Coupe du monde : il y a aussi des enjeux d'argent et des enjeux politiques. Vous voyez ce que je veux dire.

À partir du moment où la Fédération interdit de faire quelque chose, aucun joueur ne le fera. Une fois encore, vous représentez un club. Cela ne veut pas dire que les joueurs n'ont pas envie, mais ils ont quelqu'un au-dessus d'eux qui leur dit : « Voilà notre positionnement ». Dès lors que vous appartenez à un collectif, vous acceptez ce positionnement, même si vous ne partagez pas les idées en question. C'est pour cela que je dis que beaucoup de choses doivent venir de la Fédération et qu'il faut éduquer les joueurs.

Quand vous n'allez pas dans le sens qui est celui de votre autorité, il y a des conséquences et il faut apprendre aux joueurs à les accepter. Chacun le sait. Historiquement, des joueurs ont été contre leur institution, et ils en ont payé le prix. Il est très intéressant de connaître l'histoire des luttes pour la justice à travers le sport. Si vous connaissez l'histoire de Mohamed Ali, par exemple, vous allez peut-être raisonner différemment. De même, si vous connaissez l'histoire des athlètes américains lors des Jeux olympiques de 1976, vous allez réagir différemment. Être éduqué, cela vous met souvent en mouvement : vous n'êtes pas obligé de subir. Mais si vous avez des athlètes extrêmement éduqués sur tous ces sujets, cela vous met en danger – et c'est vrai dans tous les domaines.

M. Stéphane Buchou (RE). Ce que vous dites est vraiment passionnant. Essayons d'aller au fond des choses. Vous avez dit, en gros, qu'il ne fallait pas que les joueurs soient trop éduqués : sinon, cela pose des problèmes.

M. Lilian Thuram. Non, je suis pour qu'ils soient éduqués.

M. Stéphane Buchou (RE). J'ai bien compris que vous plaidez en ce sens, mais que vous pensiez que cela pourrait un peu ébranler le système.

Vous avez dit qu'il y avait des conséquences lorsqu'on n'était pas en phase avec l'institution. C'est vrai dans le football, comme dans tous les secteurs d'activité. Nous ne sommes pas naïfs : l'éducation compte, mais nous avons le sentiment que le plafond de verre ne sera jamais brisé. Je crois donc qu'il faut un choc. Il ne pourra venir que de ceux qui ont le plus de notoriété, ceux à qui on se réfère le plus. Qui connaît les présidents de club ou les arbitres ? Peu de gens, au-delà du microcosme du sport. Quand vous avez gagné la Coupe du monde en 1998, vous étiez en revanche mondialement connu, comme Zinédine Zidane, Didier Deschamps, Laurent Blanc ou Marcel Desailly. Vous avez donc une responsabilité très importante.

J'ai l'impression, vingt-cinq ans plus tard, qu'on n'a pas beaucoup avancé. À vous entendre, et je pense que c'est la réalité, bien sûr, un poids écrasant continue à peser. Les fédérations et les clubs ne se sont pas réellement emparés de ces questions et étouffent même quelque peu les affaires. Vous avez parlé des centres de formation des clubs, par lesquels passent les futurs internationaux, mais vous avez également rapporté qu'on vous avait dit de vous taire, parce que cela ne correspondait pas à la politique du club ou qu'on ne voulait pas qu'il soit éclaboussé. Ce qui est vrai au sein de la Fédération l'est donc aussi dans les clubs professionnels. Dès lors, comment faire ?

M. Lilian Thuram. Le foot n'est pas en dehors de la société : ce qui s'y passe se passe aussi dans le foot. Quand je dis que je suis pour l'éducation des joueurs, c'est afin qu'ils comprennent qu'ils peuvent agir pour le changement. Seulement, et c'est là que je ne suis pas d'accord, on oublie la responsabilité de ceux qui sont chargés de changer les choses. Si le racisme, par exemple, perdure dans nos sociétés, ce n'est pas lié aux individus, mais aux discours politiques. Ce sont eux qui légitiment des discours racistes dans notre société et qui font que le racisme perdure. Ce sont aussi les discours politiques qui légitiment le sexisme. Je fais partie de ceux qui regardent tout en haut et qui questionnent ce qui s'y passe, avant de questionner d'autres acteurs. Je dis que chacun de nous doit s'éduquer à prendre la parole, à dénoncer les choses, à comprendre et à se mettre en mouvement, mais je n'oublie pas que ceux qui sont garants du changement, ce sont ceux qui se trouvent au-dessus.

M. Stéphane Buchou (RE). S'agissant de ceux qui sont tout en haut, vous avez raison, mais les joueurs de foot professionnels en font partie – au moins les internationaux. Vous êtes adulés et suivis. Ce n'était pas le cas à votre époque, mais les joueurs de foot d'aujourd'hui ont des milliers de followers sur les réseaux sociaux. Je suis d'accord avec ce que vous avez dit au sujet du discours politique, mais désormais tout est politique et je crois beaucoup en l'exemplarité des uns et des autres.

Vous avez dit tout à l'heure : « Encore faudrait-il que les joueurs sachent ce que sont le racisme, le sexisme et l'homophobie ». Tout le monde est informé, surinformé et parfois même désinformé. Croyez-vous sincèrement qu'un international, en 2023, ne sait pas

ce que sont l'homophobie, le sexisme et le racisme ? À supposer qu'il n'en ait pas été victime lui-même...

M. Lilian Thuram. Puis-je vous poser une question ? Pendant combien d'années la France a-t-elle eu des lois racistes ?

M. Stéphane Buchou (RE). Je ne sais pas répondre à cette question.

M. Lilian Thuram. Il faut connaître et comprendre les mécanismes du racisme – c'est de cela que je vous parle. On peut le subir et ne rien comprendre à son histoire. Si vous voulez parler du racisme, il faut connaître le Code noir et le code de l'indigénat. Il faut savoir que le monde moderne s'est construit selon des hiérarchies établies en fonction de la couleur de la peau et qu'il y avait des lois en la matière. Vous ne savez peut-être pas qu'une police des noirs a existé en France.

Il y a aussi des choses à savoir en ce qui concerne le sexisme et l'homophobie, au lieu de rester à la surface. Éduquer à comprendre les mécanismes est fondamental pour se mettre en mouvement. Il faut aussi comprendre que tout changement advient grâce à une minorité. Les joueurs se disent très souvent qu'ils ne sont pas assez nombreux, mais ils ont tort : ce n'est pas le nombre qui fait la différence.

Pour répondre à votre question, oui, en 2023, la grande majorité des gens ne connaissent pas l'histoire du racisme et ne connaissent donc pas les stratégies de lutte qui permettent d'avancer.

M. Stéphane Buchou (RE). Mais ils savent ce qu'est un acte raciste.

M. Lilian Thuram. Je vous parle de connaître le racisme. On peut ne pas le voir, ne pas analyser un acte sous cet angle. On peut aussi ne pas voir qu'un acte est homophobe ou sexiste, parce qu'on n'a pas été éduqué à comprendre. Il faut analyser avec sérieux les choses, la société dans laquelle nous vivons et tirer le fil, pour comprendre qu'il y a un passé derrière tout cela. En matière de racisme, c'est la construction de certaines catégories qui crée un problème. Je vais vous poser une autre question : êtes-vous blanc ?

M. Stéphane Buchou (RE). Je le crois, oui.

M. Lilian Thuram. Depuis quand l'êtes-vous ?

M. Stéphane Buchou (RE). Depuis quarante-neuf ans.

M. Lilian Thuram. Et êtes-vous blanc comme ce gobelet ? Être blanc est une construction idéologique et politique. C'est cela qu'il faut analyser – c'est le but de la Fondation – pour connaître l'origine de notre façon de penser, de réfléchir, en lien avec des catégories qui sont des constructions : le blanc et le noir n'existent pas. Vous pouvez alors vous mettre en mouvement honnêtement. S'il s'agit de dire « non » au racisme, au sexisme et à l'homophobie, c'est très bien, mais on ne va pas avancer rapidement. Or c'est ce qu'on fait aujourd'hui : on traite les choses d'une façon extrêmement superficielle. Les gens ont des attitudes dont ils n'ont pas conscience.

Quand M. Le Graët, par exemple, dit qu'il y a très peu de racisme, il a une démarche honnête, mais il ne se rend pas compte de la gravité de ses propos – il ne voit pas à quel point ils sont humiliants. En même temps, en tant que président de la Fédération française de football, il veut peut-être sauvegarder l'image du foot : il tient, en fait, à ce qu'on

en ait une bonne opinion. J'essaie toujours de me mettre à la place de l'autre pour essayer de comprendre ce qu'il dit et pourquoi il le dit.

Il faudra, pour traiter sérieusement ces questions, pouvoir en débattre à la Fédération et avec les jeunes joueurs. Une personne noire peut subir le racisme, mais ne rien y comprendre.

M. Stéphane Buchou (RE). On ne se place pas sur la même échelle : vous pensez au temps long, à un travail d'introspection par rapport à l'histoire, à tout ce qui a pu se passer dans nos sociétés, ce qui est très intéressant. Vous avez très clairement identifié ce qui fera, sur le plus long terme, qu'on mettra fin aux situations dont nous parlons. Mais il y a aussi des déclarations et des actes qui doivent être traités sur le temps court, voire très court, même si cela ne permet pas de faire tout le travail, absolument nécessaire, que vous avez évoqué – bravo de le faire au sein de votre fondation, et si nous pouvons vous y aider, nous le ferons évidemment. Je maintiens que nous avons, les uns et les autres, une très lourde responsabilité.

Mme Sabrina Sebaihi, rapporteure. Monsieur Thuram, la manière dont vous abordez le sujet est vraiment intéressante. C'est la première fois que nous entendons une réflexion aussi poussée sur la manière de lutter contre le racisme. Cela fait entre trente et cinquante ans qu'il n'y a pas eu d'évolution – des joueurs ont même dit que la situation s'était aggravée dans certains sports. Ce que je comprends de ce que vous dites, c'est qu'organiser des ateliers, comme on le fait aujourd'hui en matière d'information et de prévention, et dire simplement aux gens que le racisme et l'homophobie, ce n'est pas bien, sans déconstruire les mécanismes qui conduisent à ce qu'il y ait des phénomènes racistes, homophobes et sexistes dans la société, ce n'est finalement que de l'affichage et non un travail de fond qui permettrait de changer la société en profondeur, d'avancer réellement et d'obtenir des résultats très précis. Même si la déconstruction peut prendre du temps, on doit tenir les deux bouts en même temps : il faut non seulement des sanctions et de l'information, mais aussi une déconstruction.

M. Lilian Thuram. Je pense exactement comme vous.

J'ai lu les journaux dernièrement... Je vais essayer d'être calme – je sens que l'émotion me prend. Dans l'histoire des maillots arc-en-ciel, un entraîneur a fait une sortie surréaliste. Il a dit qu'il fallait arrêter avec ces maillots, parce que certains ne voulaient plus jouer alors que le maintien pouvait dépendre d'un ou deux points en fin de saison. Cette personne ne se rend pas compte de ce qu'est l'homophobie. C'est de la violence : on tue et on met des gens en prison pour ce qu'ils sont. C'est aussi du mépris dans les familles, des enfants qui se retrouvent à la rue. Voilà ce qu'est l'homophobie.

Si on donne un maillot arc-en-ciel à des joueurs sans leur expliquer de quoi il s'agit, ils ne comprendront pas et ils ne sauront pas à quel point c'est répandu dans la société. Des enfants se suicident parce qu'ils sont homosexuels. Et c'est à cause de nous ! C'est cela qu'il faut dire aux gens : des enfants se suicident. Des parents peuvent tenir à table des propos super-homophobes, parce qu'ils ne savent pas que tu es homosexuel. Le racisme lié à la couleur de la peau, ce n'est pas pareil : quand on est à table en famille, on ne t'insulte pas à cause de la couleur de ta peau, parce qu'on est de la même famille. L'homophobie, elle, peut être vécue dans le cadre familial.

M. Stéphane Buchou (RE). On sait qu'elle tue.

M. Lilian Thuram. Beaucoup de gens ne le savent pas. On leur demande de participer à un truc, alors qu'ils ne comprennent pas la gravité des choses. Si on veut qu'elles changent, il faut en discuter, en débattre sereinement. Cela ne prend pas toujours beaucoup de temps, et une fois qu'on a compris, c'est pour la vie. Vous ne pouvez plus faire autrement, car vous voyez ce qu'il y a derrière : ce n'est pas simplement un maillot. Mais qui l'a expliqué aux joueurs ? Peut-être personne.

Mme Pascale Martin (LFI-NUPES). On nous a effectivement dit hier qu'on leur demandait de porter ces maillots sans leur donner des explications.

Mme la présidente Béatrice Bellamy. Merci, sincèrement, monsieur Thuram. Votre audition était poignante. J'ai souvent eu l'occasion de le dire à propos des témoignages de victimes, notamment celles de violences sexistes et sexuelles – nous en avons reçu quelques-unes –, mais la violence transparissait également dans le constat que vous avez fait.

N'hésitez pas à revenir vers nous si vous souhaitez compléter vos propos, en particulier pour faire des propositions.

L'audition s'achève à quinze heures quarante-cinq.